11

NOTICE

SUR LES ÉCRITS ET LA VIE

DU D[R] BOSQUILLON.

Lue à l'académie de Médecine
par M. Fr. Dubois

1815

NOTICE

SUR LES ÉCRITS ET LA VIE DU Dr BOSQUILLON.

Edouard-François-Marie BOSQUILLON, né de famille noble, à Montdidier, département de la Somme, le 20 mars 1744, commenca ses humanités dans sa patrie, et fut envoyé à Paris, en 1755, chez les Jésuites, où il continua ses études, en se distinguant surtout dans la langue grecque, par des succès qui furent plusieurs fois couronnés. Il fit sa philosophie à l'Université de Paris, et fut reçu maître ès-arts en 1762.

Obéissant à l'impulsion de son caractère et aux besoins de son âme sensible, il voulut embrasser la profession qui pourroit le rendre le plus directement utile à ses semblables, et le faire marcher sur les traces de son père, François-Marie Bosquillon, docteur de la Faculté de Rheims. La rapidité des progrès qu'il fit dans cette carrière dans l'espace de six ans, lui permit de concourir pour une réception gratuite, prix fondé par M. Diest, médecin de Paris. Vaincu d'un suffrage seulement, il se présenta de nouveau

l'année suivante, et fut couronné. M. Bosquillon ne se laissa point enivrer par le succès, comme tant d'autres élèves qui, ne cherchant qu'à satisfaire leur amour-propre, ne paroissent comme des météores qu'un instant avec éclat. Soutenu par son amour pour le travail, et dirigé vers l'étude des anciens médecins par la supériorité qu'il avoit acquise dans la langue grecque, il s'appliqua de suite à puiser dans leurs ouvrages pour enrichir la Médecine moderne des trésors qui y sont renfermés; et le nouvel éclat qu'il ajouta bientôt à sa renommée, lui donna un droit incontestable à la chaire de professeur de langue grecque au collége royal de France à laquelle il fût nommé en 1774. On va voir, par le nombre et l'étendue de ses ouvrages, qu'on pourroit citer peu d'hommes qui aient si utilement rempli leur carrière, et que son ardeur pour le travail ne s'est éteinte qu'avec sa vie.

M. Bosquillon expliqua au Collége de France les auteurs classiques les plus célèbres, mais surtout Hippocrate et Homère, sur lesquels il fit des notes critiques, et dont il prépara la traduction. En 1784, il donna une édition des *Aphorismes* et des *Pronostics d'Hippocrate*, en 2 vol. *in*-18, avec des variantes et des notes, pour éclaircir le texte. Quelques années avant la révolution, il commença chez Didot l'aîné, l'impression de tous les ouvrages d'Hippocrate, collationnés avec dix des manuscrits les plus complets

de la Bibliothèque royale, et fit l'extrait de toutes leurs variantes : il corrigea le texte et la traduction dans une infinité d'endroits, et y joignit quantité de notes et d'observations neuves; il sacrifia à ce travail plus de dix ans.

Il prépara une édition des ouvrages grecs suivans, qui n'ont pas encore été imprimés et dont il avoit les manuscrits, copiés d'après ceux de la Bibliothèque royale.

1°. Un *Commentaire de Galien sur le traité d'Hippocrate*, de Humoribus.

2°. Un *Abrégé du Glossaire de Galien*, des termes dont s'est servi Hippocrate, qui fournit quantité d'observations et de variantes importantes.

3°. Un *Fragment de Pollux, sur la signification des termes de médecine*, qui semble prouver que nous n'avons qu'un extrait très-abrégé du Glossaire de cet auteur.

4°. Le texte d'Aribase, *de Laqueis et Machinamentis*, où se trouvent des extraits fort étendus d'Héraclès, d'Héliodore, et de plusieurs autres auteurs, non imprimés.

5°. Le *Commentaire d'Apollonius de Cita, sur le livre des Luxations d'Hippocrate.* Cet Apollonius vivoit environ soixante-dix ans avant l'ère chrétienne : on y trouve des méthodes de réduire les luxations inconnues aux modernes.

Ces ouvrages forment plusieurs volumes *in-folio*, et renferment environ six cents figures, que M. Bosquillon fit graver à ses frais, en grande partie d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale. Les circonstances l'obligèrent d'interrompre ces travaux, dont il présenta le commencement, faisant douze feuilles, à l'Institut, il y a quinze ans. Il se proposoit de les reprendre, lorsqu'une maladie qui d'abord l'environna des ombres de la mort lui fit désespérer de pouvoir les achever; mais il ne se laissa point abattre par le désespoir au point de tout abandonner. Il entreprit des travaux d'une moindre étendue. Deux traductions des *Aphorismes* et des *Pronostics d'Hippocrcte*, l'une françoise, avec des éclaircissemens et des notes, et l'autre grecque et latine, l'ont occupé pendant la dernière année de sa vie. Les approches d'une mort inévitable, loin de le décourager, le rendoient au contraire plus assidu au travail; et quand ses amis l'engageoient à y renoncer, il leur disoit, *cela me console*. Lorsqu'il pouvoit à peine soulever ses mains défaillantes et glacées, il voulut corriger lui-même les épreuves de l'édition grecque et latine; il disoit à l'imprimeur : « Hâtez-vous d'achever, je » n'ai plus que quelques jours à vivre». Il craignoit de ne pas voir paroître cet ouvrage, et d'ajouter, en descendant dans la tombe, aux regrets qu'il avoit de laisser incomplets d'autres travaux. C'étoit donc par le désir de cultiver la science et d'a-

grandir son domaine, qu'il étoit surtout attaché à la vie, puisque le besoin de le satisfaire s'est fait vivement sentir jusqu'à sa dernière heure.

Quelle perte pour la médecine grecque ! Il faudroit remonter bien avant dans les siècles, pour trouver un interprète des oracles de l'antiquité aussi fidèle, et aussi ardent à les consulter ; et le champ de la médecine ancienne ne sera peut-être de long-temps cultivé par un savant aussi laborieux et aussi habile à la fertiliser... Digne successeur d'Hippocrate, célèbre Bosquillon, vous êtes sans doute comblé de témoignages de reconnoissance par ces princes de l'art, et par les médecins anciens auxquels vous avez donné une nouvelle existence. Puisse paroître un homme capable de marcher sur vos traces, et de consoler les grands bienfaiteurs de l'humanité de la perte d'un si ferme soutien et d'un si zélé propagateur de leur doctrine !

Quoique profondément enfoncé dans ses recherches sur l'antiquité, M. Bosquillon ne négligeoit pas de suivre les progrès de la science et chez sa nation, et chez les nations étrangères. Toujours conduit par un sentiment qui le portoit à être utile à ses concitoyens, il s'appliquoit à répandre dans son pays les lumières qui paroissoient chez l'étranger. Sa traduction *des Elémens de Médecine de Cullen*, avec les notes savantes dont il les a enrichis, est depuis plus de trente

ans un livre classique, et un de ceux que les médecins consultent avec le plus de fruit, pour se diriger dans les cas difficiles. Nous lui devons encore une traduction françoise de la *Chirurgie de Bell*, auteur anglois. Les travaux que M. Bosquillon a faits sur le texte, et qu'il y a ajoutés, sont si étendus et d'un si grand intérêt, qu'il réunit dans cet ouvrage le titre d'auteur à celui de traducteur.

Plusieurs dissertations qu'il a fait imprimer prouvent qu'on pourroit éclaircir quantité de points essentiels pour la pratique de la médecine et de la chirurgie, d'après les écrits des médecins grecs, comme on peut en juger par la dissertation sur l'éléphantiasis qu'il a ajoutée aux *Elémens de médecine de Cullen*, par celle sur la teigne qui se trouve dans le *Traité des Ulcères de Bell*, par les recherches enfin qu'il a faites sur l'antiquité de la syphilis, et sur les maladies connues des anciens qu'on a confondues avec cette dernière. Les dissertations, les mémoires et les rapports qu'il a lus dans les Sociétés savantes pourroient, s'ils étoient réunis, former plusieurs gros volumes.

Combien d'hommes se seroient reposés après avoir acquis tant de titres à la reconnoissance publique ! Mais M. Bosquillon étoit un de ceux desquels on pouvoit dire avec raison : *Nihil actum reputans, si quid agendum superesset.*

Il avoit reçu de la nature une impulsion trop forte pour s'arrêter. Il vouloit publier une nouvelle édition de Cullen, un *Dictionnaire de Médecine*, et un travail sur Homère qui étoit déjà fort avancé. Comment auroit-il pu s'arrêter, étant dominé par une passion qui ne lui montroit de jouissances que dans le partage de tous les momens de sa vie entre les travaux de la pratique et ceux du cabinet, qui plaçoit le mobile de toutes ses actions dans le seul désir de faire le bien, et le rendoit supérieur à l'orgueil, à la jalousie, à l'envie, à tous ces mouvemens, à toutes ces inquiétudes qui tourmentent les êtres foibles. M. Bosquillon étoit attiré vers la science par la science elle-même, sans y être porté par ces motifs qui la font abandonner, quand on est parvenu au but qu'on se proposoit d'atteindre par elle. Il étoit si heureusement organisé, qu'il n'avoit d'autres besoins que celui de cultiver ses dispositions, de multiplier, de perfectionner ses connoissances, et de bien approfondir un art dans lequel il s'étoit rendu si habile, non pour se faire admirer et acquérir des richesses, mais pour satisfaire son désir de servir l'humanité, et se créer ainsi une source dans laquelle l'homme en société doit nécessairement puiser pour se procurer des jouissances vraies et pures.

M. Bosquillon ne s'animoit point dans ces discussions où en général on s'applique beaucoup plus à défendre les intérêts de l'amour-propre

que ceux de la vérité. Sa réponse à la lettre par laquelle M. d'Ansse de Villoison lui demandoit son avis sur la nouvelle édition des *Aphorismes* et des *Pronostics d'Hippocrate*, est une critique judicieuse et modérée dans laquelle il se montre uniquement le défenseur de la doctrine du fondateur de la médecine.

M. Bosquillon ne cherchoit pas la vérité dans ces combats où l'on s'irrite souvent au point qu'il est impossible de l'apercevoir ; mais en observant la nature au lit de ses malades, dans le silence des hôpitaux et dans le calme du cabinet. Il avoit trop de douceur pour être susceptible de s'irriter et capable d'irriter quelqu'un. Un propos fâcheux, sortant d'une autre bouche, auroit perdu toute son amertume, et seroit même devenu plaisant dans la sienne, parce qu'on auroit senti qu'il avoit échappé à sa naïveté. On voyoit trop bien dans son âme toujours ouverte, pour lui supposer l'intention de vouloir offenser. Cette grande naïveté qui le rend, sous ce rapport, comparable à La Fontaine, répandoit du charme dans sa conversation et la rendoit piquante ; il parloit sans effort, sans montrer aucune prétention à l'esprit, et on lui accordoit d'autant plus, qu'il n'exigeoit jamais rien.

Loin de se prévaloir de sa vaste érudition, du rang qu'il occupoit en médecine et de sa grande réputation, M. Bosquillon étoit de la plus

grande simplicité et de l'abord le plus facile ; il n'attiroit pas, par des manières engageantes, par un air riant et empressé à obliger, dehors quelquefois trompeurs chez certains hommes ; mais il ne repoussoit jamais. Ses dispositions intérieures répondoient toujours à l'air de bonté qui s'exprimoit sur toute sa physionomie et par le son de sa voix. Une sensibilité qui avoit continuellement besoin de s'épancher, lui rendoit chère la classe des indigens qu'il consoloit toujours par ses bienfaits, et par les soins qu'il leur donnoit avec une exactitude et avec un zèle qu'on pourroit admirer dans un médecin qui a besoin d'acquérir de la réputation. Il ne les a point oubliés dans l'acte de ses dernières volontés.

M. Bosquillon ne s'abaissoit point avec les grands à ces attentions, à ces complaisances superflues qui leur sont prodiguées par les hommes mercenaires dont ils flattent l'intérêt : le luxe et la somptuosité de leurs palais ne lui faisoient point oublier les pauvres. Il en sortoit pour aller dans leurs tristes réduits ; et les abordant, non avec l'air occupé et le ton de l'homme célèbre qui les auroit intimidés, il les interrogeoit avec bonté, les écoutoit sans distraction et sans paroître pressé de s'éloigner d'eux. Dans l'exercice de sa pratique, il ne distinguoit pas les riches des pauvres, et se conduisoit envers les uns et envers les autres, d'après le principe que la mission du médecin est de regarder la maladie comme un ennemi qu'il

doit combattre avec la même ardeur partout où il se présente.

La raison forte qui avoit dirigé M. Bosquillon dans le cours de sa vie, ne l'a point abandonné pendant sa longue agonie. Il s'est résigné avec un courage digne des hommes qui ont le plus excité l'admiration dans cette fatale circonstance. La présence de la mort n'a pu porter le trouble dans son esprit, ni refroidir la sensibilité de son âme. Il a fait lui-même l'épitaphe de son tombeau, et réglé avec soin tout ce qui pourroit intéresser après lui les personnes qui lui étoient chères. On l'a vu s'occuper de ses funérailles et de la mort comme d'une affaire ordinaire qui se présente dans le cours de la vie.

Si M. Bosquillon n'a pas reçu de sa patrie un témoignage éclatant de reconnoissance pour les grands et nombreux services qu'il lui avoit rendus, il a du moins reçu des consolations de ses nombreux amis qui venoient en pleurs s'informer s'ils pouvoient espérer qu'il leur seroit rendu. Ses élèves lui ont donné des preuves de leur amitié et de leur reconnoissance avec une sollicitude et avec un zèle qui pourroient honorer la piété filiale.

La présence de l'épouse vertueuse qui avoit, pendant quarante ans, été l'objet de ses complaisances, avoit pour lui un charme qui calmoit

toujours ses douleurs. Plus il sentoit ses forces l'abandonner, et plus il l'appeloit auprès de lui : se sentant mourir, il vouloit vivre de la vie de son épouse. Il lui a donné une dernière et bien grande preuve de sa tendresse, en exprimant, par l'acte de ses dernières volontés, le désir qu'elle vînt s'unir à lui dans le même tombeau.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9, près l'Odéon.